Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 19 (1886)

Artikel: Deux nouvelles "Vie de Jésus" [Fortsetzung]

Autor: Robert, E.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379382

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

DEUX NOUVELLES « VIE DE JÉSUS »

SECOND ARTICLE[1]

Quand, du sommet d'une montagne, le regard embrasse l'ensemble d'une vaste et belle contrée, on ne se doute pas, malgré l'impression grandiose qu'on éprouve, de l'immense variété de paysages et d'aspects qu'elle renferme. Par un effet de perspective, on aperçoit les grands contours, les lignes générales, mais si l'on doit ensuite parcourir chaque colline et chaque vallée, explorer les forêts, les lacs, les rivières, si l'on veut ne laisser dans l'oubli aucun de ces recoins ombreux qui se cachent derrière quelque pli de la montagne, c'est alors seulement que l'on se rend compte des richesses de toute nature qui s'y trouvent contenues. Ainsi en est-il d'une étude comme celle de la vie du Seigneur Jésus. Dans un premier article, traitant de questions préliminaires et des sources, nous exprimions l'intention de le faire suivre bientôt d'un résumé de la biographie elle-même, d'après les deux auteurs que nous analysons. Nous ne nous doutions pas alors de tout le travail que cela suppose. Le beau livre de M. de Pressensé ne compte, sur cette partie du sujet, pas moins de quatre cent vingt pages, de ce style concis et élégant qui lui est propre; et quant à l'ouvrage de B. Weiss, avec ses lignes compactes et serrées, il renferme certainement la matière de quatre forts volumes in-octavo. Comment faire face consciencieusement à une semblable étude, quand on ne dispose que de peu de loisirs? Et maintenant

[1] Voir *Revue de théologie et de philosophie,* livraison de mai 1885.

qu'il s'agit d'en rendre compte, une autre difficulté surgit de l'abondance même des matières. A moins de multiplier le nombre des articles, on court un double danger : ou de rester dans des généralités vagues et incolores, ou de s'en tenir à quelques points particuliers, isolés de l'ensemble, manquant par conséquent de cohésion et d'unité. Nous nous efforcerons d'éviter ces deux écueils. Dans l'esquisse que nous essaierons de tracer, mentionnant au fur et à mesure autant que possible les solutions proposées aux principaux problèmes que soulève le sujet, nous marcherons particulièrement sur les traces de Weiss. Le livre de M. de Pressensé, dont l'édition récente contient dans cette partie du volume peu de modifications importantes, est déjà généralement connu et apprécié du public protestant de langue française. Cependant nous ne nous en tiendrons pas exclusivement aux données fournies par l'éminent théologien allemand. Les vues émises par lui suggèrent des réflexions, provoquent aussi des critiques que nous exposerons en toute liberté, considérant cette franchise même comme la plus grande preuve de déférence que l'on puisse donner à un auteur.

I

Aucune histoire n'est aussi émouvante, aussi dramatique que celle de Jésus, même indépendamment de l'intérêt religieux suprême qui s'y rattache. Venu au monde pour y apporter un principe nouveau, pour établir le règne de l'esprit au sein d'une race assujettie à la chair, le fils de Marie s'est heurté de bonne heure, quant à sa personne et à son enseignement, à une multitude de passions et de préjugés. Bientôt l'hostilité, sourde au début, devient violente, acharnée. La lutte s'engage, il succombe, mais de sa défaite apparente jaillit le plus magnifique triomphe. De là, certaines divisions naturelles du sujet qui se retrouvent, sous une forme ou sous une autre, dans toutes les « Vie de Jésus. » Une période préparatoire, un temps de faveur publique, la crise, le dénouement tragique et la victoire. Weiss a divisé cette partie de son ouvrage en six

livres différents. Le temps de la préparation : enfance, baptême, premiers disciples ; — les semailles : activité en Judée et débuts du ministère en Galilée ; — les premières luttes : l'opposition des pharisiens commence à se manifester ouvertement ; — la crise : le peuple, déçu dans ses espérances charnelles, se détache du Christ ; — activité à Jérusalem : à la fête des Tabernacles, rupture non seulement avec la hiérarchie sacerdotale, mais aussi avec l'ensemble de la nation ; — le temps de la passion : crucifixion, résurrection et ascension au ciel. Chacun de ces livres comprend à son tour douze chapitres, ce qui donne à l'ensemble du monument un aspect de grandeur et de symétrie architecturale ; mais ces subdivisions, en nombre déterminé d'avance, ne paraissent pas toujours naturelles. Sans nous en tenir à ces différentes coupures, examinons rapidement les points qui peuvent être d'un intérêt général.

A l'approche d'un grand événement religieux, d'étranges pressentiments agitent les âmes croyantes. Dans la nuit où se trouvent encore les masses, elles aperçoivent l'aurore qui commence à luire et saluent avec allégresse un jour nouveau. A la venue du Rédempteur, l'esprit prophétique disparu depuis les temps de Malachie, se réveille en Israël. Zacharie, Elisabeth, Marie, Siméon, Anne, expriment en de suaves cantiques leur débordante reconnaissance de ce que Dieu a visité son peuple. Critique pénétrant et sagace, Weiss a soumis tous ces récits de l'enfance de Jésus à un examen scrupuleux et les reconnaît pour authentiques. Nous ignorons par quel canal ils sont arrivés à la connaissance de Matthieu et de Luc ; mais ils portent un tel cachet de naïve sincérité et d'élévation morale qu'on ne saurait mettre en doute leur exactitude. L'explication mythique en particulier doit être définitivement écartée comme insuffisante et inexacte. Seules les apparitions d'anges n'ont pas trouvé grâce devant notre auteur. Zacharie et Marie auraient eu des visions ; les bergers dans les plaines de Bethléhem seraient tombés en extase. Mais dans cette répugnance à admettre l'intervention des esprits célestes, nous ne pouvons voir autre chose qu'un préjugé dogmatique ou philosophique. Une incontestable solidarité réunit entre elles toutes

les parties de l'univers; quoi d'étonnant à ce qu'un événenement aussi extraordinaire que l'incarnation du Verbe divin dans le monde, ait eu du retentissement dans des sphères supérieures? Comment comprendre aussi que Marie ait eu l'idée du privilège exceptionnel dont elle devait être l'objet, sans un message spécial de Dieu, apporté par un envoyé surnaturel et visible? Une simple vision n'aurait pas suffi; étonnée d'une révélation semblable, elle se serait figuré être le jouet d'une illusion ou d'un songe. Il est dangereux d'ailleurs d'ébranler sur un point de cette importance la crédibilité de récits qu'on admet dans leur ensemble. Une pareille concession faite, on est moins fort pour les défendre contre ceux qui n'y veulent voir que des inventions poétiques ou des mythes.

Malgré les objections de Strauss et d'autres critiques, la descendance davidique de Jésus de Nazareth ne saurait être suspectée. Le peuple entier y a ajouté foi, et si Jésus eût appartenu à une autre tribu ou à une autre famille, ses adversaires n'auraient eu qu'à prononcer un mot pour renverser du coup ses prétentions messianiques. Mais la question capitale qui sépare en deux camps bien tranchés les interprètes, est celle de savoir si réellement la conception au sein de la vierge Marie a eu lieu d'une manière miraculeuse, par une opération surnaturelle du Saint-Esprit. Weiss, un croyant, l'admet sans hésitation et montre que la critique se trouve à cet égard en face d'un dilemme: ou croire à la réalité du fait, tel que le rapportent le premier et le troisième évangile, ou supposer que Marie, égarée par quelque fanatique, se serait rendue coupable d'une faute grossière. Le sens moral se révolte à l'idée que la plus puissante rénovation religieuse qui se soit accomplie dans le monde, une doctrine de sainteté et de pureté idéale, provienne d'un homme né dans la honte et dans le péché. « Le chef de l'humanité nouvelle, dit aussi excellemment M. de Pressensé, doit poser en quelque sorte un commencement nouveau, et le second Adam ne saurait détruire l'œuvre du premier que s'il ne dépend pas de lui. » Impossible d'attacher une valeur sérieuse à l'objection tirée du fait que,

sauf Matthieu et Luc, aucun des auteurs du Nouveau Testament ne mentionne cette naissance miraculeuse. Leurs écrits, tous de circonstance, répondent à des situations données dont aucune ne vise l'origine exceptionnelle de Jésus. De ce qu'il n'y est pas fait allusion dans ces écrits, on ne saurait induire qu'elle ait été exclue de leur enseignement. En tout cas, ce silence dont on a fait tant de bruit prouverait simplement que la conception surnaturelle n'était pas un postulat de la doctrine apostolique, une notion dogmatique à priori, et que par conséquent les renseignements puisés par Matthieu et par Luc à des sources différentes reposent sur une tradition précise et indépendante.

Les questions accessoires qui se rapportent à la naissance de Jésus, sont traitées par Weiss selon sa méthode à la fois ferme et libre. Inconciliables dans leurs détails, les généalogies font voir que les registres des familles n'étaient pas tenus chez les Juifs avec toute l'exactitude désirable. On aimait à établir des groupes artificiels d'ancêtres, ordinairement par multiples de sept. Cela est très visible dans Matthieu qui compte trois séries de quatorze générations, marquant trois grandes périodes de l'histoire sacrée. Mais Luc aussi, quoique la chose paraisse moins au premier abord, dresse ses classifications par des multiples du nombre sept. D'Adam à Abraham, vingt et un noms ; d'Abraham à David, quatorze ; de David à l'exil, vingt et un ; de l'exil à Jésus, également vingt et un. Selon toute vraisemblance, nous avons dans Matthieu la généalogie du père adoptif et dans Luc celle de Marie.

Le recensement de Quirinus, indiqué par Luc comme ayant occasionné le voyage de Joseph et de sa fiancée à Bethléhem et qui en réalité eut lieu dix ans plus tard, a suscité une multitude d'explications exégétiques dont aucune ne paraît satisfaisante. La solution proposée par M. de Pressensé (πρώτη devenant conjonction, avec le sens d' « avant que ») paraît forcée et grammaticalement peu acceptable. Peut-être y a-t-il eu en Palestine, à l'époque de la naissance du Christ, un recensement partiel destiné à constater le nombre d'hommes en état de porter les armes, et Luc aurait fait confusion entre

deux événements analogues. Quoi qu'il en soit, les éléments d'une solution certaine font encore défaut.

D'entre les récits relatifs à l'enfance, la visite des mages est celui dans lequel on a prétendu discerner avec le plus de netteté les caractères d'une légende. Rien au contraire n'est plus vraisemblable en soi que cet hommage spontané des sages de l'Orient. Dans toutes les contrées du monde, au dire de Tacite et de Josèphe, s'était répandu le bruit qu'un grand roi devait naître en Judée et acquérir la domination universelle; de tout temps aussi, les astrologues ont cherché dans les mouvements des étoiles des présages annonçant la naissance et la mort des hommes illustres. D'après les calculs ingénieux de Kepler, l'apparition sidérale qui fut pour les mages le signe décisif aurait été une conjonction des planètes Jupiter et Saturne.

Enfin, les narrations de Matthieu et de Luc ne sont nullement inconciliables, comme on l'a affirmé. Elles marchent parallèlement, s'ignorant l'une l'autre; mais elles se combinent de la manière la plus naturelle, si l'on admet qu'en quittant Nazareth Joseph avait l'intention de s'établir définitivement à Bethléhem. Et quand on considère les motifs qui pouvaient engager ce père adoptif à faire élever l'enfant extraordinaire dans la ville de ses ancêtres, cette supposition paraîtra entièrement plausible.

On aimerait à avoir des détails sur la jeunesse du fils de Marie, à suivre de près le développement de cette âme où se manifeste de bonne heure une si merveilleuse puissance de vie morale. Les évangiles, très sobres, ne donnent que de brèves indications. Il croissait en stature, en sagesse et en grâce; obéissant envers ses parents, il leur était soumis. Mais ces quelques mots, qui renferment sans doute tout ce qu'il nous est utile de savoir, révèlent un fait de la plus haute importance. Jésus, comme le dit du reste expressément saint Paul (Gal. IV, 4), a été d'abord, de même que les autres hommes, assujetti à la loi. Circoncis le huitième jour, obligé de subir les cérémonies juives, tenu à une soumission filiale à ses parents, il ne différait en rien, quant aux conditions de sa vie morale, des jeunes Israélites, ses compatriotes. Pour lui, comme pour

tous les autres, le commandement est venu d'abord du dehors. Son obéissance, entière et cordiale, s'appliquait à des ordres extérieurs, en attendant que, par la présence immanente du Saint-Esprit dans son âme, elle ne cédât plus qu'à des impulsions intérieures et spontanées. Nous croyons qu'il est nécessaire de bien établir ce point, si l'on veut comprendre l'évolution normale qui se produisit en lui plus tard. Au reste, son cœur pur reflétait l'image de Dieu, comme la surface unie d'un lac limpide reproduit le disque brillant du soleil. Phénomène extraordinaire et d'une portée immense pour quiconque apprécie la valeur des faits moraux, c'est un enfant de douze ans qui, pour la première fois sur la terre, a donné à Dieu le titre de Père. Dans l'ancienne alliance, Dieu est quelquefois appelé le Père du peuple, et Israël, dans son ensemble, considéré comme un fils de Jéhova. Mais jamais un membre isolé de la nation n'aurait osé donner au Dieu saint, dont les yeux sont trop purs pour voir le mal, le doux nom de Père. Cette intuition de l'enfant Jésus dans le temple trahit des relations personnelles de confiance et d'amour avec Dieu qui le placent à un degré éminent au-dessus de tous les autres.

Bien des causes ont sans doute contribué à son développement. Le culte de la synagogue l'initiait aux grandes espérances de son peuple. Les saints écrits de Moïse et des prophètes, dont il saisissait le sens intime et profond, dévoilaient à ses yeux le plan de Dieu pour la rédemption du monde. C'est probablement le « chazzan » ou marguillier de la synagogue qui lui apprit à lire. Il comprenait aussi le grec, car dans les cas où il eut à soutenir des relations avec des étrangers parlant cette langue (centenier de Capernaüm, femme syro-phénicienne, Pilate), il n'est pas dit qu'il ait eu besoin d'interprètes. La riante nature des environs de Nazareth faisait sur son âme une impression profonde. A quel point il a su découvrir le rapport entre l'univers visible, avec ses splendeurs variées, et le monde de l'esprit, c'est ce que révéleront dans la suite ses admirables paraboles. L'esprit d'observation dut également s'éveiller de bonne heure en lui; le contraste entre ses propres sentiments et les dispositions d'autrui lui faisait pressentir

un rôle exceptionnel à remplir. Tout homme subit plus ou moins l'influence du milieu où il grandit; cette action est même nécessaire, ne serait-ce que pour le faire arriver à la conscience de ce qu'il porte en lui. Mais les sectes alors régnantes en Palestine, les pharisiens orgueilleux, les sadducéens épicuriens et matérialistes, les esséniens avec leur ascétisme maladif, ne l'ont certainement en rien impressionné; seules, des âmes pieuses comme celle de sa mère, pouvaient concourir à l'épanouissement de son être intérieur. Peu à peu se formait dans l'âme du jeune charpentier la conviction qu'il était appelé à devenir le Messie de son peuple. A l'âge de trente ans, cette conviction était mûre, arrêtée. Jésus n'attendait plus qu'un signe du Père pour se manifester et agir.

Ce signe lui fut donné lorsque retentit sur les bords du Jourdain la voix austère du prédicateur de la repentance. Jésus quitte alors sa ville natale, où il avait vécu obscur et ignoré, et se rend avec les foules auprès de Jean-Baptiste. Pourquoi a-t-il voulu, lui aussi, être baptisé? Pourquoi, tout en ayant conscience de sa pureté morale, a-t-il insisté, malgré les répugnances du Précurseur, pour subir à son tour cette cérémonie? Difficile problème, destiné pourtant, semble-t-il, à jeter une vive lumière sur le développement spirituel du Fils de l'homme. M. de Pressensé pense que le baptême avait pour but de le manifester à Israël, d'inaugurer solennellement son ministère. Weiss y voit un acte d'obéissance à la volonté de Dieu qui conviait tous les fils d'Israël au baptême de la repentance, tout en ajoutant que la question jusqu'ici n'est pas résolue. L'obscurité qui règne encore sur ce point ne proviendrait-elle pas de ce qu'on n'a vu dans le baptême qu'une purification des souillures morales? A ce point de vue assurément, Jésus n'en avait nul besoin. Mais le baptême présentait un autre sens, tout aussi capital et décisif. Il marquait, selon le rit si expressif de l'immersion, une vie qui prend son terme, engloutie en quelque sorte dans les flots, et un commencement nouveau, un être réapparaissant dans des conditions nouvelles d'existence. Dans ce sens, le baptême avait pour Jésus, indépendamment de sa solidarité avec les autres hommes, une signification pro-

fonde. En plongeant dans l'eau, il renonce à ses relations naturelles, à sa vocation humaine, il renonce surtout à toute volonté propre ; en en sortant, retrempé par cet acte d'abnégation, il s'engage dans une vie exclusivement consacrée à Dieu, en vue de la haute mission qu'il devra remplir. Son baptême désignerait donc le terme de cette période de la loi ou de l'autorité extérieure dans laquelle, nous l'avons vu, il s'est trouvé tout d'abord, et l'entrée définitive dans la période de l'esprit. En effet, dès que Jésus est sorti de l'eau, le Père le reconnaît solennellement comme son Fils bien-aimé et lui communique le don du Saint-Esprit. Jésus ne le possédait donc pas auparavant, du moins pas sous cette forme et dans cette mesure. La participation au Saint-Esprit, destinée suprême de tout être moral, partage nécessairement sa carrière en deux phases distinctes, indique une évolution de la plus haute importance. Il est superflu de dire que Jésus n'a pas eu à se convertir, à changer de direction, car il a toujours suivi fidèlement la ligne du devoir. Mais il a progressé dans le bien lui-même, et lui aussi a dû, en quelque sorte, être engendré du Père et recevoir le baptême de l'Esprit. Cette évolution correspond à la marche normale du développement de tout homme, même pur et sans péché. Le commandement vient du dehors premièrement, afin de donner la notion des droits absolus de Dieu sur nous ; puis, quand ces droits sont reconnus par l'abandon cordial de la foi, Dieu agit directement en nous, nous enfante spirituellement en communiquant le Saint-Esprit. C'est alors que s'établissent les relations filiales de dépendance et d'amour. Toute la doctrine du Nouveau Testament est basée sur ce contraste, entre la loi et l'esprit, et sur la nécessité du passage de l'une à l'autre. Max Muller dit avec raison que le caractère propre du christianisme est de nous affranchir de la loi en nous amenant à l'adoption comme enfants de Dieu. C'est là l'œuvre du Christ. Mais, vivant d'une vie humaine, pleine et normale, il a passé lui-même tout d'abord par l'évolution nécessaire ; il est devenu Fils de Dieu [1],

[1] Au sens moral bien entendu, et sans préjudice de ses relations éternelles avec le Père, antérieures à l'incarnation. Nous nous plaçons au point de vue du Verbe fait chair et de son développement humain.

afin de nous élever à notre tour à la dignité de fils. L'immense différence entre lui et nous, c'est qu'étant sous le régime de la loi, il y a apporté une obéissance pleine et entière, et que, dirigé par l'Esprit, il a suivi avec une fidélité absolue ses impulsions intérieures ; tandis que pécheurs et souillés, nous sommes condamnés par la loi ; et même, ayant été engendrés par la grâce, nous avons encore à combattre les instincts pervertis de la chair.

Il entre aussi dans le plan de Dieu que toute grâce accordée soit soumise à l'épreuve du renoncement, afin que nous nous attachions à lui directement, et non égoïstement aux faveurs qu'il dispense. De là, la nécessité de la tentation de Jésus, contre-partie du drame du jardin d'Eden. Assurément, Jésus ne pouvait être tenté d'une manière grossière ; mais la vie de la foi dans laquelle il s'était engagé pouvait s'égarer en de funestes déviations. Fera-t-il usage pour ses besoins personnels des forces mises à sa disposition comme Messie ! Ce serait se soustraire à la dépendance immédiate du Père qui seul devait le protéger, le faire vivre. Se jetant dans l'extrême opposé, provoquera-t-il cette protection céleste ? s'exposera-t-il témérairement à des dangers qui contraignent la puissance divine à intervenir ? Sous une fausse apparence de confiance, ce serait tenter Dieu. Entrera-t-il enfin dans les vues de ses compatriotes qui lui auraient assuré un règne facile, exempt d'humiliations et de sacrifices ? Ce serait adorer un autre que le Père, s'incliner devant le prince du monde. Jésus repousse cette triple suggestion de l'ennemi d'une volonté aussi nette que résolue. Il est à remarquer que la tentation a constamment reparu sous ces trois formes pendant le cours de son ministère ; aussi Luc ajoute que « le tentateur le quitta pour un temps. » Mais, dans les heures solennelles passées au désert de Juda, Jésus avait définitivement vaincu le malin.

Quant à la question de savoir s'il y a eu une apparition réelle du prince des ténèbres ou si tout ce drame s'est passé dans la conscience intime de Jésus, elle a en soi peu d'importance. L'essentiel est de constater ce magnifique triomphe moral qui

écarte toute voie mauvaise, toute déviation du chemin tracé par le Père.

II

Ainsi affermi et muni de la force d'En Haut, Jésus peut commencer son œuvre. Son premier soin est de grouper autour de lui quelques israélites fidèles, destinés à devenir ses témoins et ses envoyés. Pierre, André, Jacques et Jean, appelés sur les bords du Jourdain, soumis auparavant à la salutaire discipline de Jean-Baptiste, sont demeurés jusqu'à la fin les apôtres de prédilection, formant ce cercle plus intime dont il aimait à s'entourer dans les grandes occasions. La vocation de Pierre montre quelle profonde intuition Jésus possédait du caractère propre de chaque homme ; celle de Nathanaël ou Barthélemy, survenue quelques jours plus tard en Galilée, lui fournit l'occasion de prononcer cette parole, image poétique de son ministère : « Vous verrez le ciel ouvert et les anges de Dieu monter et descendre sur le Fils de l'homme. »

Un premier ange, un premier exaucement est descendu à Cana, à l'occasion de l'eau changée en vin. On s'est souvent achoppé à ce miracle qu'on a appelé un miracle de luxe. C'était au contraire un acte de délicate bienveillance ; Jésus ne voulait pas que l'arrivée d'un certain nombre d'hôtes inattendus mît dans l'embarras les gens de la noce. Weiss pense qu'aucune modification chimique ne s'est produite dans la nature de l'eau, mais que, par un effet de la puissance divine, les convives eurent l'impression et le goût du vin. Ce ne serait en rien lever la difficulté, si l'on veut en voir une dans un acte surnaturel de ce genre. Dès que la toute-puissance créatrice est en jeu, on ne saurait limiter son action. L'intérêt principal de cette scène gît dans l'entretien de Jésus avec sa mère. A cette occasion, il s'émancipe de l'obéissance jusqu'alors scrupuleusement observée, faisant comprendre à Marie qu'il n'avait plus de directions à recevoir que du Père seul dont il est l'Envoyé.

Le ministère proprement dit du Seigneur commence à Jérusalem par un acte éclatant d'autorité, par l'expulsion des vendeurs hors du sanctuaire. Y a-t-il eu deux purifications du temple, ou les synoptiques qui rapportent un trait semblable immédiatement après l'entrée triomphale, au cours de la semaine sainte, ont-ils fait une confusion quant à la date? Weiss se prononce pour cette dernière supposition. Rien n'empêche d'admettre néanmoins qu'un acte de cette nature ait pu s'accomplir deux fois. Les paroles dans les divers récits ne sont pas identiques et semblent indiquer des circonstances différentes. Ce qu'on n'a peut-être pas assez fait ressortir, c'est que Jésus voulait, en même temps que sauvegarder l'honneur de Jéhova, relever aux yeux de ses compatriotes les prosélytes étrangers. Le mépris que les Juifs éprouvaient pour les gentils avait rejailli sur la partie du sanctuaire accessible à ces derniers ; tout peut être toléré dans un parvis que foulent les pieds des étrangers. Jésus rappelle à ces Juifs, si infatués de leurs privilèges, que la maison du Père sera aussi appelée une maison de prière *pour toutes les nations*.

C'est également au début de son ministère, à l'occasion de la visite de Nicodème, que Jésus a émis la grande doctrine qui devait être l'âme de tout son enseignement : la nécessité pour tout homme de naître de nouveau, d'être baptisé d'eau et d'esprit. Comme nous l'avons indiqué plus haut, cette nécessité nous paraît être une loi primordiale et constitutive de la nature humaine, indépendante même de la chute. Arrivée à la possession d'elle-même et à la pleine conscience des droits de Dieu, la créature morale doit se perdre en Dieu, comme s'exprime Vinet, afin de se retrouver en lui. Le péché a rendu cette obligation beaucoup plus urgente encore. Notre nature corrompue doit mourir pour faire place à l'être nouveau, engendré par la grâce divine. Mais tandis que sans le péché l'évolution se serait faite d'une manière naturelle par l'épanouissement normal de la vie religieuse, il faut maintenant une rédemption, l'immolation expiatoire de celui que préfigurait au désert le serpent d'airain.

L'hostilité de la hiérarchie ne permit pas à Jésus d'exercer longtemps son ministère à Jérusalem. Il parcourt les campagnes de la Judée, dont les populations se montrent peu accessibles, et pendant une période assez longue, d'avril décembre, il doit se borner avec ses disciples à une activité préparatoire analogue à celle du Baptiste. Deux événements, la malveillance croissante des pharisiens et l'emprisonnement du précurseur, l'engagent à se rendre en Galilée, moins soumise que la Judée à la tyrannie des prêtres. Il traverse la Samarie dont les habitants, l'humble femme du puits de Jacob par exemple, sont beaucoup plus disposés à croire que les Juifs, et va s'établir à Capernaüm pour y exercer, ainsi que dans toute la contrée environnante, ce ministère admirable que dépeignent les synoptiques.

Ses compatriotes, émerveillés des miracles accomplis à Jérusalem, l'accueillent avec enthousiasme, et pendant un certain temps Jésus a véritablement joui de la faveur populaire. Nous nous rendons difficilement compte de l'émotion produite sur les populations de la Galilée par ses miracles, par son enseignement, par le charme incomparable de sa personne. De toute part on accourait à lui, on lui amenait des malades. Il ne pouvait faire un pas sans rencontrer des multitudes avides de le voir et de l'entendre. On l'assiégeait dans la maison où il demeurait (probablement celle de Simon Pierre), dans les rues, sur les places publiques. Souvent la foule s'amassait sur les bords du lac de Générazeth, en rangs si serrés qu'il était obligé de monter sur une barque, transformée en tribune. Pour avoir quelques heures de recueillement, il se rendait de grand matin dans des endroits écartés ou se retirait la nuit sur une montagne ; et encore les multitudes le poursuivaient-elles jusque dans ces retraites sacrées. Ses parents, préoccupés, craignirent plusieurs fois qu'un accident ne lui arrivât au milieu de semblables affluences.

Infatigable, plein de miséricorde, Jésus guérissait les malades, chassait les démons, instruisait le peuple, annonçait la bonne nouvelle du royaume des cieux. Ce qu'il a accompli

dans ce court espace de temps dépasse toute imagination. Il y aurait lieu de marquer avec détail les diverses faces de cette activité féconde ; le manque d'espace nous contraint à nous restreindre à quelques lignes générales.

Les guérisons des démoniaques constituent incontestablement pour les interprètes la plus grande difficulté. Certains traits, comme la parole de l'homme se disant possédé d'une légion de mauvais esprits, semblent trahir nettement des superstitions populaires, la tendance à attribuer à des êtres malfaisants les maladies mystérieuses et inconnues. D'un autre côté, Jésus a cru à l'existence des démons ; son langage, quelque part qu'on fasse à une accommodation légitime, ne permet pas d'en douter ; et, bien qu'il n'ait eu aucune connaissance médicale particulière, il est difficile de supposer une erreur de sa part. Peut-être est-ce encore ici l'une de ces questions dont la solution nous échappe. En tout cas, le péché peut asservir un homme au point de maîtriser son corps aussi bien que son âme et de joindre aux désastres moraux de terribles ravages physiques.

Ces guérisons, de même que celles des innombrables malades présentés au Sauveur, étaient le fruit de sa foi, le produit de son activité morale. On se tromperait beaucoup en lui supposant une puissance surnaturelle immanente qui lui eût permis d'agir à son gré. Jésus priait, croyait et c'est Dieu même qui opérait le miracle par sa toute-puissance, comme le prouve l'admirable parole d'action de grâce prononcée auprès du tombeau de Lazare. Ordinairement il imposait les mains aux malades ; il s'est servi aussi de moyens extérieurs, de sa salive, d'un peu de boue mise sur les yeux d'un aveugle ; mais nous voyons par les guérisons opérées à distance, celle du fils du chambellan de la cour par exemple, que ces moyens n'étaient pas indispensables. La seule condition réclamée était la foi chez le malade ou chez ceux qui intercédaient en sa faveur.

On a souvent loué, on admirera toujours l'inimitable beauté de l'enseignement du Seigneur, ses discours lumineux et pro-

fonds, ses paraboles si poétiques, ses sentences à l'emporte-pièce qui se gravaient à toujours dans la mémoire des auditeurs. M. Renan seul a osé plaisanter sur les naïvetés délicieuses du campagnard qui, enfermé dans l'étroit horizon du sol natal, ne connaissait rien du vaste univers. Pour Jésus, le monde de la nature était un miroir dans lequel il voyait se reflèter avec une transparente netteté les faits du monde spirituel. Rien d'ésotérique dans son enseignement. S'il a recours à des images, c'est afin de se mettre au niveau de l'intelligence des foules. Il ne se sert pas d'allégories, tableaux fictifs dans lesquels les traits sont choisis et combinés librement, mais de paraboles empruntées aux réalités de la vie et devant illustrer, par un rapport déjà connu, un ordre de choses supérieur. C'est du reste la manière de penser des orientaux qui répugnent à toute abstraction quelconque. Pour ce qui regarde le fond même de la doctrine, il se résume dans l'idée du royaume de Dieu, véritable théocratie ainsi que l'attendait Israël, mais une théocratie selon l'esprit et non selon le monde ou selon la chair. Le règne de Dieu doit s'établir dans le cœur, dans le culte purifié, dans toutes les manifestations de la vie humaine. On y entre par la nouvelle naissance et par la foi. Jésus n'a jamais dit que les espérances nationales ne dussent point se réaliser. Mais il faut commencer par la régénération morale, l'affranchissement extérieur viendra plus tard. Les Juifs au contraire ne songeaient qu'à secouer le joug humiliant de la servitude et à acquérir au milieu des autres peuples une situation prépondérante.

Tandis que les foules acclamaient le prophète de Nazareth, puissant en œuvres et en paroles, des hommes méfiants, hostiles, travaillaient à ruiner son influence. Les pharisiens, si attachés en apparence aux traditions des pères et au fond si hypocritement présomptueux et satisfaits d'eux-mêmes, ont été dès le début le grand obstacle à l'œuvre du Seigneur. Ces hommes qui passaient pour des modèles de piété, se sont montrés les plus réfractaires à l'action de l'Evangile. Ils s'achoppèrent d'abord aux relations de Jésus avec les péagers et les

gens de mauvaise vie. Attirés en effet par un secret instinct du cœur, les êtres déchus ou méprisés venaient au Christ qui leur pardonnait leurs péchés et les relevait dans leur propre estime. Aux yeux des pharisiens, c'était compromettre le prestige de la loi qui n'a que des malédictions pour les coupables. Vint ensuite la prétendue transgression du sabbat par des miracles et des œuvres de miséricorde, transgression qui, au point de vue de leur formalisme légal, entraînait la peine de mort. Déjà en Galilée, ils commencèrent à lui poser des questions insidieuses. Ne pouvant contester la réalité de ses miracles, ils lancèrent contre lui l'absurde et odieuse colomnie d'après laquelle il agirait par la puissance de Béelzébul, le prince des démons. Le peuple n'était pas insensible à de pareilles accusations, la crise se précipitait. Jésus, voyant l'impossibilité de parcourir lui-même toutes les bourgades de la Galilée, ainsi qu'il se l'était proposé, choisit d'entre les disciples douze apôtres, revêtus d'une dignité spéciale, auxquels il donna pour mission immédiate d'aller porter la bonne nouvelle aux brebis dispersées de la maison d'Israël. On peut être surpris que son choix se soit aussi porté sur Judas, un avare et un traître. Mais au moment où Jésus l'appela, Judas possédait des dispositions naturelles d'ordre et d'économie qui, bien dirigées, seraient devenues des qualités précieuses. Pour lui, comme pour tout homme, est intervenue la crise de la liberté morale ; cédant aux suggestions du malin, il a transformé en vices des aptitudes qui, à l'école du Maître, auraient dû s'épanouir en vertus sanctifiées.

III

Combien de temps a duré cette puissante activité du Seigneur en Galilée ? Les données du quatrième évangile, relatives aux différentes solennités religieuses, permettent d'établir une chronologie précise. L'ensemble du ministère de Jésus embrasse une période de deux ans, encadrée entre la première fête de Pâques où eut lieu la purification du temple et la se-

maine de la Passion. Il revint en Galilée en décembre de la première année, et c'est à la seconde fête de Pâques, célébrée par lui sur les bords du lac de Génézareth, qu'eut lieu la crise définitive. Son activité pleine et ininterrompue, à Capernaüm et dans les environs, n'a donc duré que quatre à cinq mois. A première vue, on est confondu de ce que tant de miracles, de discours, d'événements variés qui forment le contenu principal des synoptiques, ont pu trouver place en un si court espace de temps. Cependant, quand on considère d'une part l'enthousiasme des foules qui ne pouvaient longtemps rester en suspens, et de l'autre l'incessante opposition des pharisiens, on comprend que les faits aient suivi une marche si rapide.

C'est un miracle éclatant qui devient l'occasion de la rupture avec le peuple. La multiplication des pains, rapportée à la fois par les quatre évangiles, n'a nullement été préméditée. Le Père lui-même avait préparé au Fils la tâche à remplir. Peut-être les foules, qu'il s'agissait de nourrir, faisaient-elles partie de la caravane en marche vers Jérusalem. Quoi qu'il en soit, l'admiration des juifs fut portée à un si haut degré qu'ils résolurent de le proclamer roi, de le contraindre même malgré lui à réaliser leurs espérances. Jésus s'esquive et le lendemain, dans la synagogue de Capernaüm, les exhorte à rechercher, non les biens terrestres, mais l'aliment spirituel qu'il apporte au monde, offrant pour nourriture sa chair et son sang. La déception qu'ils en éprouvèrent (« cette parole est dure, qui peut la supporter ? ») mit fin à la période de faveur publique. Désormais le peuple savait qu'il ne fallait pas compter sur le prophète de Nazareth pour l'accomplissement de ses rêves ambitieux.

N'étant plus en sûreté nulle part, Jésus quitta pendant un certain temps le territoire de la Palestine et entreprit avec ses disciples un double voyage dans les contrées de la Phénicie et dans celles de Césarée de Philippe. Cette phase de recueillement ne fut point inutile à son œuvre. C'est alors que s'accomplirent quelques-uns des événements les plus importants de sa carrière. Dans la solitude paisible où ils se trouvaient, au pied

du mont Hermon, Jésus demande aux apôtres ce que disaient les foules et ce qu'ils pensaient eux-mêmes de sa personne. Toujours prompt à prendre la parole, Pierre lui rend au nom de tous ce beau témoignage : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant. » Les disciples avaient-ils déjà alors la notion du Verbe divin, coexistant avec le Père avant toute création, selon l'interprétation donnée habituellement à ces paroles ? Malgré notre foi profonde en l'éternelle et adorable divinité du Rédempteur, nous sommes porté à croire qu'ici, dans la pensée des apôtres, le mot « Fils de Dieu » est l'équivalent de celui de « Christ » et désigne la haute dignité morale de leur Maître. Jésus étant arrivé par les phases normales de son développement à la dignité de Fils, encore inconnue de tout autre, les disciples sentaient et reconnaissaient cette supériorité incomparable qui s'identifiait dans leur esprit avec la notion de « Messie. » Ce qui n'empêche point que, dans les profondeurs de son être, Jésus n'ait eu conscience de son origine divine et qu'après la Pentecôte les apôtres ne l'aient adoré comme Dieu.

A cette occasion, Jésus pour la première fois entretint les disciples de ses souffrances, de sa mort, rendues inévitables par l'attitude hostile du peuple. Weiss, se basant sur l'allusion faite non seulement à la résurrection, mais aussi à la parousie (Marc VIII, 38 ; IX, 1) pense que Jésus commença dès lors à parler avec détail de son retour et suppose que le Sauveur lui-même considérait ce retour comme très prochain, comme devant suivre de près l'ascension au ciel. Des paroles telles que celles de Math. XVIII, 28 : « Je vous dis en vérité que plusieurs de ceux qui sont ici ne mourront point qu'ils n'aient vu le Fils de l'homme venir en son règne, » semblent au premier abord donner gain de cause à cette opinion. Cependant, autant il est incontestable que les apôtres se sont attendus à voir de leurs propres yeux la seconde venue du Rédempteur, autant il est difficile d'admettre que Jésus ait eu sur un point de cette importance quelque pressentiment non justifié. Ce qui est certain, c'est qu'il n'affirme rien de positif ; il déclare au contraire que pour ce qui est du jour et de l'heure,

personne ne le sait, ni les anges des cieux, ni même le Fils, mais le Père seul.

Six jours après cet entretien mémorable, eut lieu sur une montagne voisine, probablement sur la cime de l'Hermon, une scène plus extraordinaire encore. La transfiguration est aussi une de ces phases du développement intime de Jésus qui ne paraissent pas encore entièrement élucidées. Weiss la réduit à une simple vision des apôtres, destinée à confirmer les perspectives spirituelles ouvertes récemment devant leur esprit. D'après M. de Pressensé, qui en admet la pleine réalité, elle aurait également eu essentiellement pour but de fortifier la foi des disciples privilégiés. Mais le récit biblique parle d'un fait objectif qui s'est accompli dans la personne même du Sauveur, indépendamment de toute considération extérieure, et dont Pierre, Jacques et Jean ont été les simples témoins. Quel serait donc le sens de cette scène mystérieuse? Les belles explications de M. Godet, dans son commentaire du troisième évangile, nous mettent sur la voie. Rejeté par son peuple, deux issues seulement se présentaient au Fils de l'homme: ou entrer directement au ciel, ou passer par la mort. La première de ces éventualités constituait son droit strict, car, la mort étant le salaire du péché, un homme saint est dispensé de mourir. Ce droit lui a été expressément reconnu, conféré. Pendant un certain temps,il est transfiguré ; ses vêtements deviennent resplendissants comme la lumière et son visage éclatant comme la lumière ; il s'entretient avec Moïse et Elie, avec des esprits bienheureux. Mais il renonce volontairement à cette gloire, en quelque mesure devenue son partage, et consent à redescendre dans la plaine pour vivre et souffrir parmi les hommes. Son issue sera, non cette porte brillante ouverte sur le ciel, mais Jérusalem, l'humiliation, la croix. A cette condition-là seulement, l'humanité, dont il s'est rendu solidaire, pourra être sauvée. C'est la seconde grande étape dans la carrière du renoncement; le Fils de l'homme, éprouvé et fidèle, sacrifie librement le privilège auquel personnellement il a droit ; et, comme tout acte d'abnégation entraîne une appro-

bation du Père, la voix céleste le déclare pour la seconde fois le Fils bien-aimé en qui Dieu a mis toute son affection. Sans doute, les disciples qui purent contempler de leurs yeux cette scène imposante y puisèrent de grands motifs d'encouragement (2 Pier. I, 17, 18) ; mais ce serait certainement une erreur que de méconnaître la signification qu'elle eut pour le Sauveur lui-même et la date décisive qu'elle marque dans son développement.

De retour en Galilée, Jésus n'enseigne plus ouvertement à Capernaüm ou dans les centres populeux ; il parcourt des contrées reculées, la Décapole et ces régions intermédiaires qui s'étendent au sud de la Galilée et au nord de la Samarie. Cependant la fête des Tabernacles approche. Jésus, qui hésitait d'abord à s'y rendre, y monte en secret, parce qu'il a reçu une direction du Père. Il s'approprie les magnifiques symboles rappelant le séjour d'Israël au désert ; il se présente au peuple comme la source des eaux vives, comme la lumière du monde. De longs entretiens s'engagent avec la foule des pèlerins rassemblés dans les parvis du temple ; Jésus tente un suprême effort pour éclairer ses compatriotes aveuglés. Mais le conflit entre l'esprit et la chair est inévitable ; la rupture, déjà survenue en Galilée, se consomme à Jérusalem, non seulement avec la hiérarchie depuis longtemps hostile, mais avec la masse de la nation. « Avant qu'Abraham fût, je suis. » A l'ouïe de cette parole hardie, les juifs prennent des pierres pour le lapider. Depuis lors, Jésus est apparu encore une fois dans le temple, avant la semaine sainte ; c'était à la fête de la Dédicace en hiver. Les juifs voulurent se saisir de lui ; mais il s'échappa de leurs mains.

IV

Bien que la résurrection de Lazare soit de plusieurs semaines antérieure à la Passion, c'est cependant de cet événement qu'il faut dater la période de persécution ouverte et de souffrance. Ce miracle, extraordinaire entre tous, est pour la critique négative une grande pierre d'achoppement. Il est ra-

conté avec une telle netteté, une telle précision de détails, on sent si bien, à travers la dramatique simplicité du style, l'émotion vraie du témoin oculaire, qu'il est difficile de mettre en doute l'authenticité du fait. Keim, qui émet des réserves, y reconnaît pourtant « un grandiose et saisissant récit. » Spinoza a dit que si on parvenait à lui prouver la réalité de ce miracle, il mettrait en pièces son système pour embrasser la foi chrétienne simple et confiante. Il a fallu l'absence de sens moral que l'on ne constate que trop souvent chez M. Renan, pour supposer une supercherie de la part des disciples, à laquelle Jésus se serait plus ou moins innocemment prêté. Weiss, comme toute l'école positive, accepte en plein le miracle, y voit un magnifique déploiement de la puissance de Dieu, répondant à la requête filiale de Jésus. C'est sans contredit l'impression qu'en éprouvèrent les spectateurs. La famille de Marthe et de Marie étant très connue, la résurrection de leur frère eut à Jérusalem et dans toute la Judée un retentissement immense. Les membres du sanhédrin tremblèrent pour leur prestige et prirent officiellement la résolution, déjà latente dans leur esprit, de faire mourir Jésus.

Le dénouement approchait. Jésus passe encore quelque temps dans une région écartée de la Judée. A l'approche de Pâques, il se joint à la caravane qui montait à Jérusalem par Jéricho. Les dispositions de fête, le chant des cantiques, le récit des guérisons accomplies par le prophète de Nazareth, avaient au plus haut degré excité l'attente des pèlerins. Malgré les déceptions éprouvées en Galilée, les espérances nationales se réveillent. A Béthanie, la vue de Lazare ressuscité et vivant porte l'enthousiasme à son comble et la foule prépare à Jésus l'entrée triomphale du jour des Rameaux : heure radieuse dans la carrière ordinairement sombre et pénible du Sauveur. Des droits formels ne sauraient être toujours méconnus. De même que sur la montagne de la transfiguration, la gloire de l'homme saint et pur a été constatée, il ne se pouvait qu'une fois, au moins, sa dignité de Messie ne fût proclamée par le peuple reconnaissant et sincère. Hélas ! pourquoi faut-il que l'on entende par avance comme un écho sauvage des cris qui, quel-

ques jours plus tard, seront poussés devant Pilate? La foule est mobile autant que passionnée ; elle brisera demain l'idole qu'elle encense aujourd'hui.

La chronologie de la semaine sainte est nettement marquée dans les synoptiques. Chaque soir Jésus retournait à Béthanie où l'attendait l'hospitalité respectueuse et empressée de ses amis ; le matin de bonne heure il se rendait au temple. Le lundi et le mardi les principaux des juifs firent de nouvelles tentatives pour lui dresser des pièges, pour provoquer quelque chef formel d'accusation ; tentatives qui tournèrent à leur confusion et furent suivies des paroles brûlantes par lesquelles Jésus a à tout jamais stigmatisé leur hypocrisie. Le mercredi eut lieu une scène émouvante. Le Seigneur, mis en présence de pèlerins grecs qui désiraient lui parler, vit un horizon nouveau s'ouvrir devant lui, ce monde des païens dont par l'infidélité même de son peuple il allait devenir le libérateur, et prononça des paroles profondes qui, sous l'image du grain de blé fécondé en terre par sa putréfaction même, renferment peut-être la clef du mystère de la rédemption. Sa vie sainte devait être sacrifiée ; mais dans le sacrifice même se trouve, par la loi de la charité, une puissance merveilleuse de fécondation qui lui permettra de devenir une source de relèvement pour tous.

Tous les évangiles sont d'accord pour placer le souper de la Pâque au jeudi soir et la crucifixion au vendredi ; mais il y a contradiction insoluble, semble-t-il, quant à la date. D'après les synoptiques, le 14 nisan, jour où devait être mangé l'agneau pascal, serait tombé sur le jeudi ; d'après Jean, sur le vendredi. Tous les essais de concilier ces données divergentes ont échoué jusqu'ici. Selon Weiss, il faut donner la préférence à Jean dont les indications sont formelles et supposer quelque confusion dans les souvenirs et traditions qui ont servi de base aux trois premiers évangiles. Jésus aurait ainsi célébré la Pâque avec ses disciples un jour plus tôt que le reste du peuple. Quelque étrange que cela paraisse, les circonstances extraordinaires de la Passion expliqueraient cette déviation de la coutume nationale. Dans la sainte cène, instituée à la fin du repas, se reproduit sous une autre forme la même idée que

celle du grain de blé jeté en terre. La fraction du pain, élément très important et, selon nous, trop négligé du rit de la cène, représente le corps de Jésus rompu sur le bois, la vie propre anéantie. Mais ce pain rompu se subdivise en plusieurs fragments dont chacun devient l'aliment d'une âme croyante, en même temps que la coupe est le gage du pardon. Par sa mort, Jésus a acquis la faculté de se multiplier, de se reproduire, de reparaître en quelque sorte autant de fois qu'il y a de fidèles désireux de le recevoir et de le laisser vivre en eux.

Nous passons sur les scènes de la Passion, si profondément gravées dans le cœur de tout chrétien, la lutte en Gethsémané, la triple comparution devant Anne, Caïphe et Pilate, le supplice atroce de la croix, ne nous arrêtant qu'à deux points qui appellent une attention particulière. La plupart des commentateurs ne voient dans les trois prières du jardin des oliviers que la répétition des mêmes paroles. Un examen attentif révèle pourtant une gradation et tout un drame intérieur dans ces cris d'angoisse qui s'échappent de l'âme oppressée du Sauveur. D'abord, il demande formellement que la coupe passe loin de lui, si la chose est possible. Non point qu'aucune ombre de révolte, aucun désir de se soustraire au sacrifice s'élève en son cœur ; mais sa question est naturelle : n'y a-t-il point d'autre issue que celle de subir le poids écrasant de haine qui l'enveloppe de toute part? La nécessité de l'immolation lui étant apparue dans son impérieuse rigueur, il l'accepte et s'immole : c'est la seconde prière. Et enfin, il s'identifie si bien avec la volonté du Père qu'il la fait sienne. Désormais il veut mourir et réprimande Pierre de recourir à la violence. C'est l'application la plus auguste de cette loi sainte, d'après laquelle tout être moral doit accomplir au préalable, librement, dans l'intimité de sa conscience, l'acte d'abnégation auquel Dieu l'a appelé.

Accepté intérieurement, le sacrifice se réalise dans les faits. Après Gethsémané, Golgotha. Rien n'est comparable aux sept paroles de la croix. Devant cette manifestation d'une charité et d'une obéissance infinies, l'âme chrétienne se prosterne et

adore. Weiss semble pourtant mettre en doute la réalité de ces paroles, alléguant que nous ignorons par quel canal elles nous auraient été conservées. Mais elles portent en elles-mêmes la preuve incontestable de leur authenticité ! C'est le cas de dire que l'inventeur serait aussi grand que le héros. Jésus a-t-il été réellement abandonné de Dieu, à l'heure suprême de l'agonie ? Dans le sens où l'entendait l'ancienne dogmatique, la supposition est inadmissible. Par quelle fiction étrange Dieu aurait-il considéré comme un objet d'horreur ce Fils bien-aimé qui accomplissait, dans l'abnégation absolue de lui-même, l'acte du plus sublime dévouement ? Mais il y eut un moment, sans doute, où l'extraordinaire intensité de la douleur étouffa dans l'âme de Jésus jusqu'au sentiment de la présence du Père qu'il portait constamment en lui. Rejeté, méprisé de tous, il se vit aussi comme délaissé par Dieu même ; et cela était nécessaire afin qu'à cette heure solennelle où se décidaient les destinées de l'humanité, il n'y eut plus rien de vivant en lui que sa foi inaltérable au Père. C'est dans cette confiance survivant à tout que se trouve, pensons-nous, l'un des éléments principaux de la rédemption.

Au reste, l'expiation de la croix est l'adorable mystère dans lequel les anges eux-mêmes désirent plonger leurs regards jusqu'au fond. Là se concentrent, comme en un foyer lumineux, tous les rayons de la sainteté et de l'amour. De quelque côté qu'on la considère, ce sont des profondeurs qui donnent le vertige. Du côté des Juifs, une haine atroce, le crime des crimes dont l'humanité entière est responsable, car tous participent à cette révolte audacieuse de la chair contre celui qui est venu nous initier à la vie de l'esprit. Du côté de Dieu, la justice inflexible qui frappe le mal et en même temps une miséricorde infinie qui a su transformer en solidarité bénie pour tous les souffrances du Saint et du Juste. Du côté de Jésus, une soumission absolue aux décrets du Père. Dans l'ensemble, on pourrait dire que c'est le sacrifice au second degré, non plus seulement le renoncement aux instincts naturels auquel est appelé tout être moral et que Jésus avait accompli lors de son baptême, mais l'immolation d'une vie déjà sainte

et consacrée. Un tel sacrifice pouvait seul avoir un caractère rédempteur.

Cet acte suprême d'obéissance et de foi réclamait de Dieu une réponse. La réponse fut donnée, en effet, magnifique et éclatante, lorsque au matin radieux du troisième jour, Jésus sortit du tombeau. La résurrection du Seigneur, objet principal de la prédication des apôtres, est la pierre angulaire du christianisme, contre laquelle s'est usé et s'usera toujours le marteau impuissant des adversaires. Weiss a très solidement réfuté les diverses hypothèses émises par la critique négative. Toute idée de léthargie ou de pure vision spirituelle se heurte contre le fait que les apôtres, abattus, découragés et ne s'attendant nullement à revoir leur Maître, ne se sont rendus qu'à leur corps défendant devant l'évidence visible et palpable. La confusion qui semble exister entre certains récits des apparitions du Ressuscité s'explique aisément. L'intention primitive de Jésus était de ne se faire voir aux apôtres qu'en Galilée, sans doute pour éviter toute contrariété de la part des Juifs. « Après que je serai ressuscité, leur avait-il dit au souper de la Pâque, je vous précéderai en Galilée. » Et les anges, assis sur la pierre du sépulcre, étaient chargés de leur rappeler ce solennel rendez-vous. Mais l'incrédulité persistante des disciples contraignit le Seigneur à modifier son plan et à se manifester à eux à Jérusalem même et dans la Judée. De là deux courants dans les récits. Matthieu et Marc (dans la partie authentique du dernier chapitre de son livre) ne parlent, indépendamment de l'entretien avec les saintes femmes, que de l'apparition principale en Galilée ; Luc et Jean mentionnent celles qui devinrent nécessaires pour convaincre les disciples et les engager à se rendre au lieu que le Maître leur avait assigné.

On ne voit généralement dans la résurrection du Christ qu'un sceau apposé à sa mort expiatoire, la signature de Dieu garantissant au fidèle le pardon des péchés. Elle a certainement une signification beaucoup plus vaste encore. C'est un monde nouveau qui commence, le monde de la grâce dans lequel est impliquée toute l'humanité croyante. Le retour du

Fils de Dieu à la vie est l'aurore d'une création seconde, d'un enfantement de l'ordre spirituel qui se poursuit à travers tous les âges. De même que la mort de Christ se continue par l'adhésion morale au sacrifice de la croix qui produit le renoncement au péché, la résurrection déploie incessamment ses effets merveilleux par la formation en nous de l'homme régénéré. Le parallèle établi par saint Paul, dans l'épître aux Ephésiens, entre le Christ ressuscité par l'infinie grandeur de la puissance divine et les croyants rendus à la vie avec lui, assis avec lui dans les lieux célestes, l'indique clairement. Le christianisme est donc la religion de la résurrection pour le moins tout autant que la religion de la croix. Il parle de mort, mais pour affirmer avec d'autant plus de force la vie nouvelle qui vient de Dieu, dont la grâce est le principe et la source féconde. Eternellement jeune, éternellement puissant, il répond aux besoins de l'humanité déchue, dans tous les temps et sous tous les climats. Notre génération paraît de plus en plus portée au pessimisme, implantant sur le sol de notre vieille Europe les désolantes doctrines du bouddhisme. Echapper à la tyrannie d'une vie misérable en elle-même, tel est l'idéal proposé aux esprits sérieux de nos jours. Le christianisme, lui aussi, fait entendre une note analogue. Il faut mourir à la chair et au péché, voilà son premier mot. Mais il est en même temps une religion de rédemption et de salut, ouvrant devant nos yeux émerveillés des perspectives infinies, proclamant la vie en Dieu, une vie de liberté, de sainteté et d'amour qui s'obtient par la foi en Jésus-Christ. Elevé au ciel, assis à la droite du Père, le Rédempteur demeure intérieurement uni à cette humanité avec laquelle il s'est identifié, et quiconque, aspirant au véritable affranchissement, consent à passer avec lui par Golgotha, participe aussi à son relèvement d'entre les morts et acquiert la vie éternelle.

Ces réflexions nous ont détourné quelque peu des deux auteurs qui nous ont servi de guides dans cette étude. Rendons encore hommage à la science immense et à la pénétration religieuse avec lesquelles des théologiens éminents, comme MM. Weiss et de Pressensé, ont traité le grand sujet qui nous occupe. Leurs

livres qui, nous l'avons déjà constaté, marquent une étape dans les recherches engagées depuis tant d'années sur la vie de Jésus, ont déblayé le terrain, jeté la lumière sur bien des faits importants, mis puissamment en relief tout le côté historique de la carrière du fils de Marie. Il resterait maintenant, pensons-nous, un point à étudier d'une manière plus particulière, le développement personnel de Jésus, son âme, son caractère, ses expériences morales, l'évolution qui s'est produite en lui dans le cours de sa carrière. Jésus, ayant vécu d'une vie humaine normale, a passé par les phases que l'homme vrai, exempt de péché, est appelé à traverser. C'est donc à lui qu'il faut regarder pour connaître notre nature morale, dans ses éléments primordiaux et constitutifs, à lui pour acquérir le mot de l'énigme universelle. Dans cette étude, plus spécialement religieuse ou psychologique, se trouverait sans doute le principe fécond d'une rénovation de la théologie et d'une vivification nouvelle de l'Eglise de Dieu sur la terre.

E. Robert.